culture en jeu
LES CRÉATEURS
L'ARGENT
LE PUBLIC
WWW.CULTUREENJEU.CH
n°47 • septembre 2015

Pas de religion sans culture

ESPACE 2 RTS

Musique, littérature, art, savoirs: la culture résonne sur Espace 2.

espace2.ch

Atelier Ukvé – Silvia Franda

Édito

Vivre ensemble entre Religions et Cultures

Par **Gérald Morin,** *rédacteur en chef*

LE PREMIER VERSET de l'Ancien Testament débute par ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide », en hébreu *tohu-ve-bohu,* soit le grand chaos original.

Beaucoup plus tard, vraiment beaucoup plus tard après ce moment des origines, décrit poétiquement dans la Bible, apparaissent, sur cette terre devenue un peu plus accueillante, des mammifères et parmi eux des êtres humains désignés sous l'appellation d'*homo sapiens*.

On est encore dans un monde sans religion, ni culture. Mais relativement vite, toute proportion gardée, ce mammifère, confronté aux mystères et aux grandes inconnues de la nature qui l'entoure et dont il fait partie, essaie d'apprivoiser, de « capturer », de contrôler cet environnement dont il ne voit que les conséquences sans en connaître les origines ni le « sens », s'il y en a un.

Devant la mort et l'après-mort, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, les inondations et les marées, le tonnerre et les éclairs, le feu et la sécheresse, le jour et la nuit, le soleil et la lune… les êtres humains font en quelque sorte acte de soumission à ces forces hors de leur contrôle en essayant de les amadouer. Ils le font en créant des rites, des cérémonies, des représentations, en érigeant des lieux sacrés à leur intention, en leur inventant une histoire, en leur donnant des noms, en affinant au cours des siècles – à mesure que leurs connaissances du monde évoluent – leur manière de proposer des réponses aux questions les plus angoissantes. Pour donner une visibilité à cette « dimension inconnue » et marquer concrètement de façon durable le respect qu'elle lui voue, chaque peuplade a utilisé ses meilleures et plus belles formes d'expression, les plus beaux matériaux en sa possession dans le but de se rassembler autour d'une entité fédératrice qui calme ces oppressions existentielles, qui libère de la peur de la mort, qui donne un sens à une existence dont le destin reste flou voire insaisissable. Une meilleure manière de vivre ensemble, sans chercher toujours à s'entretuer.

Culte et culture se sont ainsi retrouvés unis pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur quand ils avaient comme objectif commun le mieux vivre ensemble, chacun s'exprimant selon le bagage culturel propre à son vécu, pour le pire quand la tradition du culte des dieux ou de l'Être suprême était accaparé par certains pour asservir sans vergogne des populations entières à leurs propres intérêts.

Et encore aujourd'hui, au XXIe siècle, malgré tout le capital technique et culturel accumulé depuis près de neuf millénaires, des femmes et des hommes continuent à subir ces aberrations de l'esprit quand des chefs de guerre se mettent en tête d'occuper des territoires et d'imposer aux peuples assujettis une vision religieuse complètement sortie de son contexte historique, transformée en un fanatisme mortifère. L'espèce humaine est-elle condamnée pour toujours à ne jamais arriver à dépasser ces moments de folie ? À ne jamais évoluer ? ***GM***

SOMMAIRE

CultureEnJeu n°47 · septembre 2015

Par Antoine Duplan *p. 19*

DOSSIER
Pas de religion sans culture *pp. 4 – 17*

Culture et religion
Les sœurs expatriées **5**

Pas de religion sans culture **7**

Laïcité, ou
le pari perdu de Blaise Pascal **9**

Quelques aspects culturels
et spirituels du Vivre-ensemble **10**

De l'Église à l'État,
applaudir et contester **13**

Coup de crayon
Dessiner contre les fanatismes **14**

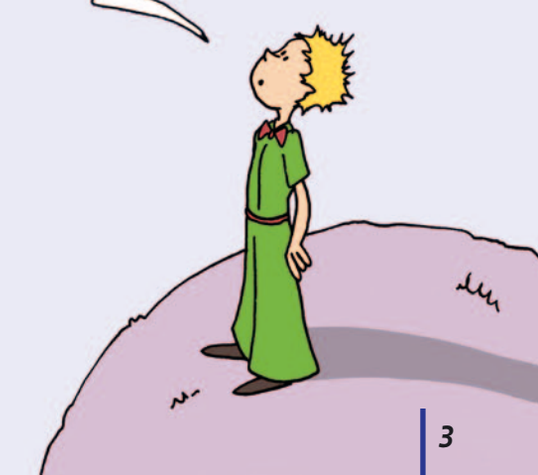
Une église-théâtre
au milieu du village **16**

Et Erasme Luther devint Pape
sous le nom de Jules IV **17**

La « Blitzkrieg » de la redevance **20**

Bénéfice 2014 de la Loterie Romande :
CHF 210 millions pour l'utilité **22**

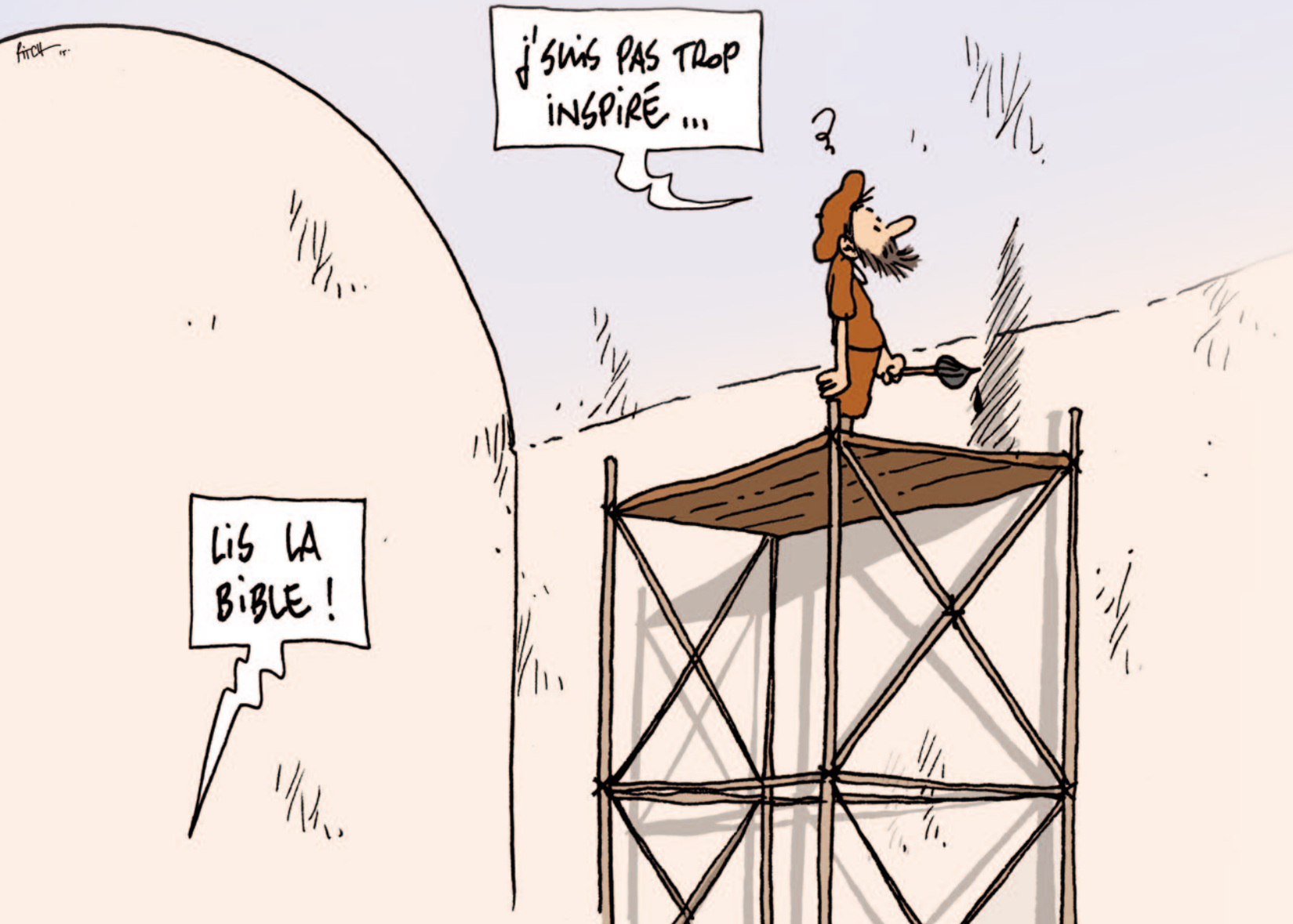
Prochain numéro :
Financements publics, Financements privés
sortie en décembre 2015



DOSSIER

Pas de religion sans culture

MICHEL-ANGE ET LA SIXTINE



Culture et religion

Les sœurs expatriées

Dieu est mort
Nietzsche

Nietzsche est mort
Dieu

(Graffiti lu dans les toilettes de l'Université de Genève, fin des années 1980)

Par ***Vincent Arlettaz***

Dès l'origine, culture et religion sont étroitement liées – et même, pour ainsi dire, indissociables. Quelques exemples fameux : les Pyramides d'Égypte ? Ce sont des tombeaux. La tragédie grecque ? Elle est née sur le parvis du temple de Dionysos. L'*Iliade,* l'*Énéide,* les fresques de Pompéi ? Des monuments à la mythologie. Les chants des Aborigènes australiens ? Figurant parmi les formes artistiques les plus anciennes que nous connaissions (la culture aborigène remonte probablement à des dizaines de milliers d'années), ils relatent les aventures du Serpent Arc-en-Ciel – un être fabuleux qui, par ses reptations, a créé les reliefs de la Terre. Religion donc : cosmogonie animiste ! Et il n'est pas difficile d'imaginer que les statuettes magdaléniennes, représentant de plantureuses Vénus, aient été liées en leur temps à un rite de fécondité ; que les fresques de Lascaux aient été des œuvres propitiatoires, appelant de riches chasses pour la tribu. Tout, dans ces sociétés primitives, art inclus, semble avoir été religieux. Produire les plus beaux objets était une nécessité pour plaire aux dieux ; et à tout prendre, on préférera que nos ancêtres éloignés leur aient offert un fétiche sommairement taillé, un encens musqué ou de rauques mélopées, plutôt que de leur immoler une vierge !

Une compréhension accrue des mécanismes de l'univers sensible a rendu inutile toute une série d'explications de type magique.

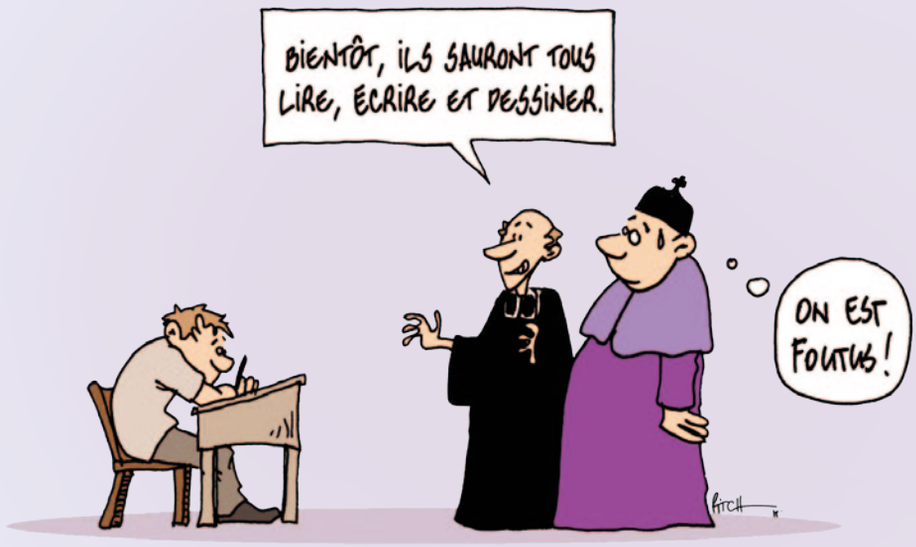
Le concept de dieu créateur

Avec les anciens Grecs, les choses semblent commencer à changer. Mais sans doute faut-il se garder de certaines lectures rapides : si un Démocrite ou un Lucrèce, pionniers du matérialisme et de l'athéisme, rejettent les vieilles fables qui leur paraissent cruelles et mensongères, le *mainstream* philosophique n'est en rien laïc : repoussant certes l'ancien polythéisme (dont les dieux, jaloux, trompeurs, assassins, lui paraissent indignes), la pensée socratique tend en fait à une nouvelle forme de religion, basée sur la connaissance ; alors que les dieux du polythéisme ne font, tout comme les hommes, qu'utiliser un monde qu'ils n'ont pas fabriqué, Platon et Euripide introduisent le concept de dieu créateur (ou démiurge), dont ils parlent au singulier. Malgré cela, c'est bien dans l'Antiquité que culture et religion, ces sœurs jumelles, semblent prendre pour la première fois des chemins quelque peu divergents. Les palais somptueux, les portraits raffinés, l'art de l'élégie, pour ne pas parler de la gastronomie ou de la cosmétique, se mettent au service d'une bourgeoisie toujours plus matérialiste, et plutôt formaliste apparemment dans ses dévotions à Mercure ou à Vénus.

Avec les premiers siècles du Christianisme, l'esprit profane recule, considérablement : hostile au luxe, Tertullien bannit joaillerie et étoffes fines ; les anciens temples sont abandonnés, voire détruits ; à Delphes, en même temps que la Pythie est chassée, les concours de cithare disparaissent ; les écoles de chant virtuose ferment. Pourtant, le renouveau se prépare déjà : réfugié dans son sanctuaire byzantin, l'art pictural adopte un nouveau répertoire, fait de portraits de saints et de madones. Inutile de rappeler que l'architecture religieuse est le triomphe du Moyen Âge ; la sculpture, l'enluminure, le vitrail prennent eux aussi le chemin des couvents, des cathédrales. En musique enfin, la polyphonie, inventée dans les monastères peu avant l'an mille, s'épanouira à Notre-Dame de Paris dès le XIIIe siècle, se préparant à la conquête de l'Europe qu'elle éblouira de sa lumière.

La pluralité des religions, rendue plus évidente par le développement des moyens de communication, entraîne une relativisation du contenu de chacune d'entre elles, et un œcuménisme culturel de fait.

Mais rien n'est simple : la fin de cette brillante période voit en effet la réapparition de l'esprit profane. Si les chansons de geste, consacrées aux exploits des chevaliers carolingiens, sont encore très imprégnées de dévotion, voire de superstition, l'art des troubadours, essentiellement amoureux, ou les raffinements de Pétrarque, inaugurent un ton nouveau. Dès le XIVe siècle, les enlumineurs flamands illustrent sur parchemin les *Métamorphoses d'Ovide* ou l'Histoire romaine de Tite-Live ; et de fait, c'est bien l'avènement de l'humanisme qui semble inaugurer la phase décisive d'émancipation pour la culture. Celle-ci n'aura toutefois lieu que progressivement : si dès sa naissance, vers 1600, l'opéra traite essentiellement de thèmes tirés de la mythologie (une religion défunte, pourvoyeuse de sujets profanes désormais), les plus grands compositeurs baroques se distinguent encore dans ⋯



L'avènement de l'humanisme semble inaugurer la phase décisive d'émancipation pour la culture.

l'oratorio – comme Bach dans ses *Passions*. Les Lumières cherchent à accélérer le mouvement, mais c'est encore par son *Requiem* que Mozart touche le plus vaste public. La sécularisation est en marche toutefois : les tableaux de Vermeer, les symphonies de Beethoven, le roman du XIXe siècle, confirment cette tendance lourde – et jusqu'aux peintres impressionnistes, à Debussy ou à Rodin.

Le rejet de la croyance religieuse

En résumé, depuis les anciens Grecs, et malgré la sublime parenthèse médiévale, la culture s'éloigne progressivement de ses origines religieuses. Les raisons d'une telle évolution semblent multiples. L'ascension de la bourgeoisie, à laquelle je faisais allusion plus tôt, a d'une part contribué à mettre au premier plan, dès la Renaissance, un nouvel idéal de prospérité individuelle, bien distinct des préoccupations spirituelles. À ce premier matérialisme, plutôt concret (et plus actuel que jamais), devait en succéder un deuxième, de nature philosophique : depuis la nuit des temps, l'être humain avait eu besoin de dieux pour expliquer les phénomènes remarquables qui l'entourent ; il en fallait pour le soleil, la foudre, les fleuves, l'amour… Entre ces puissances magiques de petite magnitude, la philosophie grecque avait opéré une sorte de fusion, aboutissant à en centraliser les pouvoirs en une seule figure, incommensurablement supérieure. Enfin, le Christianisme s'était chargé d'y ajouter l'élément affectif : Dieu, désormais responsable de toute chose, est aussi une force aimante. Cette conception, richement illustrée par les artistes de toutes disciplines, commence toutefois à être ébranlée, dès le XVIIe siècle, par les succès de la science expérimentale. Une compréhension accrue des mécanismes de l'univers sensible rendait inutile toute une série d'explications de type magique ; pour ceux qui avaient découvert les lois de la gravitation, de la circulation sanguine ou du champ électromagnétique, l'intervention de la divinité ne semblait plus requise à chaque heure de notre vie. Le prestige accaparé auparavant par la religion rejaillit en grande partie sur la science et la technologie ; et certains, de plus en plus nombreux, vont alors jusqu'à rejeter la croyance religieuse, voire à la considérer comme réfutée.

C'est dans l'Antiquité que culture et religion, ces sœurs jumelles, semblent prendre pour la première fois des chemins quelque peu divergents.

Un œcuménisme culturel

L'hégémonie perdue se traduit aussi dans le domaine culturel : l'art religieux, s'il ne disparaît pas après la *Missa solemnis* de Beethoven, connaît néanmoins une éclipse indéniable ; quantitativement, aux XIXe et XXe siècles, il passe à l'arrière-plan. Quant aux chefs-d'œuvre du passé, la tendance est à en récupérer la valeur esthétique tout en minimisant leur portée spirituelle : de même que les retables siennois échouent au musée, les cantates de Bach sont jouées dans des salles de concert ; et le *Guide vert* fait la promotion des temples grecs ou du Taj-Mahal sans tenter de convertir le touriste au culte d'Aphrodite ou à l'Islam. Une troisième et dernière source de la sécularisation apparaît ainsi : la pluralité des religions, rendue plus évidente par le développement des moyens de communication, entraîne une relativisation du contenu de chacune d'entre elles, et un œcuménisme culturel de fait.

Ainsi, au cours des siècles, la culture élargit-elle constamment son audience, tout en s'affranchissant peu à peu de ses origines sacrées. Quant à la religion, son destin est singulier : jadis bras droit des puissants, elle est aujourd'hui considérée – du moins en Occident – essentiellement comme une affaire privée ; mais ce qu'elle a perdu (peut-être) en prestige, ne l'a-t-elle pas largement regagné, en authenticité ? En fin de compte, si l'acte de décès délivré par Nietzsche nous paraît aujourd'hui si dérisoire, n'est-ce pas parce que nous avons eu amplement le temps de constater que la science, la technique, l'économie, n'ont pas réponse à tout ? Mieux que cela : non seulement les grands mystères restent entiers (l'origine, la mort), mais les découvertes modernes ont multiplié à l'infini le sens de notre émerveillement : les dimensions de l'Univers, avec ses milliards de galaxies tourbillonnantes et son invraisemblable ballet d'atomes, sans cesse défaits et refaits, nous plongent dans le vertige le plus extraordinaire. Sans doute, le vieux barbu n'est plus ; sans doute, le Créateur se présente désormais, pour beaucoup d'entre nous, sous la forme d'un immense point d'interrogation – mais le questionnement n'est-il pas plus fertile, plus noble même que les certitudes ? Peut-être n'avons-nous pas encore pris pleinement conscience de la portée mystique prodigieuse de telles conquêtes. La religion, née de l'angoisse et de l'émerveillement, ne peut que s'en saisir, tôt ou tard. L'art, qui s'est fixé pour objet la partie esthétique de cette admiration, l'accompagnera dans ce fabuleux voyage. Une fois de plus. ***VA***

Donne historique et mise en perspective critique des radicalités religieuses contemporaines

Pas de religion sans culture

Par **Pierre Gisel**

PAS DE RELIGION sans culture. Le titre peut résonner comme un appel ; à ce que les religions soient ouvertes à la culture, qu'elles en intègrent une part, et s'en laissent instruire.

Que les croyants soient cultivés est une bonne chose. S'y ouvre un espace commun, entre religions et monde plus largement partagé. Religion s'allie à humanisme, et ils peuvent ensemble porter des valeurs communes, éthiques notamment, chacun se souciant en fin de compte de l'humain et du bien social.

Tout cela est correct comme diagnostic supposé sur ce qui devrait être refusé et sur ce qui devrait être recherché. Mais la question est plus complexe. Elle l'est historiquement, et elle l'est en termes d'enjeux de fond.

Spontanément, on tend aujourd'hui à penser comme si religion et culture constituaient deux entités, qu'on pourrait opposer, mettre en corrélation, ou mobiliser pour une créativité réciproque. Or, historiquement, les choses ne se donnent pas ainsi, et le détour par le passé et par d'autres aires de civilisation peut nous aider à problématiser le contemporain. Qu'on se demande, par exemple, ce qu'il pourrait en être, en Inde ancienne, d'une différence entre fonds culturel et fonds spirituel. Ou en Chine. Sans compter les « sociétés premières » explorées par les anthropologues. Les systèmes symboliques dont elles vivaient ne font pas voir, au contraire, des différences entre ce qui pourrait être considéré comme culturel et ce qui serait religieux. Par ailleurs, même dans notre histoire occidentale, le mot de religion a une signification double : non seulement le *religare* (relier), qui fut dominant au final (mais le « lien » à un principe transcendant et permettant à une communauté humaine de se rassembler est-il spécifiquement religieux ?), mais aussi le *relegere,* une « vertu » de retrait devant la démesure du cosmos, pour recueillir, sur fond de sagesse, les signes qui s'y offrent à déchiffrer. Cicéron en avait résumé l'épure à la fin de l'Antiquité pré-chrétienne, et Thomas d'Aquin en reprend au XIIIe siècle entièrement le propos dans les questions 81 à 100 de sa *Somme de théologie (IIa IIae)*.

PIERRE GISEL

Pierre Gisel fut professeur à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne. Il a exercé d'importantes responsabilités dans l'édition et dans l'Université. Il a publié 20 ouvrages et a dirigé 30 collectifs.

Focalisons-nous sur le christianisme et arrêtons-nous, pour commencer, sur le moment de sa constitution, les IIe-IVe siècles. Le christianisme n'y apparaît pas comme un produit de la Bible qui d'ailleurs, telle quelle, n'existe pas encore, notamment pas pour le Nouveau Testament, l'Ancien, donc la Bible juive, étant, lui, stabilisé et jouant un rôle fondamental pour le christianisme naissant, au titre de ce que les Grecs et les Romains appelaient le « mythologique » (du culturel ? en tout cas de l'histoire, de l'épopée et du poétique, cristallisés en mémoire), le « mythologique » étant une des trois fonctions assumées en matières religieuses à côté du rapport au « politique » et au « naturel », une fonction irréductible quels qu'en soient la forme et les récits. Au cœur de l'Antiquité tardive, les coordonnées des questions que le christianisme prend en charge, comme l'éventail des réponses alors possibles, sont culturellement celles de tous. Le christianisme les partage avec les diverses gnoses et le néoplatonisme, dans une conjoncture d'ensemble qui s'impose sur fond d'un effondrement de pertinence des formes gréco-romaines de religion.

Dans ses symbolisations, sa ritualité et sa doctrine, le christianisme est ainsi un produit de l'Antiquité tardive. Il ne suffit pas de dire qu'il serait une réalité s'inscrivant dans la culture de l'Antiquité tardive. Une inscription de quoi, au juste ? D'un système religieux existant comme tel ? Historiquement, une telle réalité n'existe pas. Et sur le fond, c'est un fantasme, aux effets négatifs, comme tout fantasme. Qu'on n'oppose pas ici le fait d'une révélation (révélation de quoi, là encore ? d'un système de croyances ? de propositions valant pour elles-mêmes ?). Renvoyer à une révélation, au sens où on l'entend aujourd'hui, serait anachronique. Le motif en est moderne, apparaissant dans le contexte rationaliste des XVIIe et XVIIIe siècles, et occupant alors une place stratégique, aussi bien chez les critiques de la religion que chez ses défenseurs.

Il est vrai que le christianisme, comme d'autres religions mais pas toutes, se comprend et se vit comme tradition. Mais c'est là une construction, liée à une identité, construite dans le même geste et toujours à nouveau à construire. Quant à sa teneur concrète, le christianisme présente des visages autres selon les cultures successives où il prend forme, une forme particulière à chaque fois, non sans débats et polémiques avec d'autres voies possibles, mais ···

Que les croyants soient cultivés est une bonne chose. Religion s'allie à humanisme, et ils peuvent ensemble porter des valeurs communes, chacun se souciant en fin de compte de l'humain et du bien social.

possibles au gré des mêmes dispositifs socioculturels. Une tradition est alors la construction d'une continuité par delà des discontinuités effectives. Elle est en ce sens seconde et répond à des intérêts propres, humains, et alors légitimes et incontournables : ils ont à voir, je l'ai dit, avec la question de l'identité. Et il y avait déjà, en amont, construction d'une mémoire, en lien avec la Bible, le face-à-face qu'elle va constituer, ainsi que la construction des manières de s'y rapporter.

Au total, le christianisme est autre dans l'Antiquité tardive, au cœur du Moyen Âge, ou à l'avènement des Temps modernes. Le catholicisme qui sort du Concile de Trente, celui de la Contre-réforme ou de la Réforme catholique, est tout aussi différent du catholicisme du Moyen Âge que l'est, même si c'est de manière différente, la Réforme protestante. Il est encore autre aujourd'hui, et au surplus autre en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique latine.

À chaque fois, la réalité religieuse y est culturelle de part en part. Et à chaque fois, elle présente une cristallisation particulière d'un possible du temps, d'une époque, avec ses forces et ses faiblesses, comme pour toute forme humaine et sociale, toute manière d'habiter le monde.

Il en va de façon analogue de l'islam, différent dans la Bagdad du VIIIe siècle et dans l'Andalousie du XIIe siècle par exemple, pour ne pas parler de l'Afrique des Marabouts, de l'Indonésie ou des visages qu'il prend discrètement au cœur des mosquées européennes[1], quand elles ne sont pas la proie d'un islamisme radical, justement sans culture et hors tradition. Ce n'est pas pour rien que l'islam traditionnel a développé le *fiqh,* le droit musulman, justement là pour médiatiser le rapport au Coran et les diverses situations socioculturelles du temps.

Spontanément, on tend aujourd'hui à penser comme si religion et culture constituaient deux entités, qu'on pourrait opposer. Or, historiquement, les choses ne se donnent pas ainsi…

Or, aujourd'hui, nous sommes dans le temps de la « religion sans culture ». Olivier Roy l'a magistralement montré[2]. L'évangélisme et l'islamisme en fournissent un double visage, à la posture étonnement parallèle. Ses acteurs sont hors tradition, tout en se présentant comme fidèles, voire seuls fidèles, à une fondation ancienne.

S'ils sont sans culture, ce n'est pas d'abord qu'ils seraient peu ouverts aux expressions culturelles, variées qui plus est (même si c'est effectivement le cas, refus et condamnations prévalant plutôt), mais en ce que leur modèle religieux est déculturé, fantasmé comme donné pur. Déshistorisé et, en profondeur, déshumanisé : non médiatisé par de l'humain, avec ses désirs, ses passions, ses quêtes, ses folies aussi, et ses beautés. Avec des élans pour donner sens à soi, aux autres, au monde, et ici en lien particulier à ce qui excède.

Aujourd'hui, nous sommes dans le temps de la religion sans culture. Déshistorisé et, en profondeur, déshumanisé : non médiatisé par de l'humain, avec ses désirs, ses passions, ses quêtes, ses folies aussi, et ses beautés.

N'en déplaise à la doxa commune et spontanée, les radicalités religieuses contemporaines sont un produit moderne ou contemporain qui, comme tel, n'existe pas dans l'histoire antérieure[3]. Parmi d'autres choses, elles sont probablement un symptôme d'une société technique et fonctionnelle, au surplus sur fond mondialisé, où ne compte que le positionnement des acteurs sur un marché libre, en concurrence directe et sans jeu de médiations, hors capacité – culturelle pour le coup, mais les réalités religieuses traditionnelles en avaient fourni des formes – de problématisation, de mise en perspective et d'intelligence de ce dont est fait le religieux et de ce qui le sous-tend.

On pourrait ajouter que s'il n'y a pas de religion sans culture, sauf fantasme, du religieux est réciproquement inscrit dans la culture, fût-ce indirectement et sur des modes variables, comme il l'est dans le social. C'est pour le moins le cas pour l'Occident et la modernité qui s'y est déployée, et nous en héritons, que nous sachions qu'en faire ou non. ***PG***

1. Cf. *La Suisse des mosquées. Derrière le voile de l'unité musulmane* (Ch. Monnot éd.), Genève, Labor et Fides, 2013.
2. O. Roy, *La Sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture,* Paris, Seuil, 2008.
3. Sur leurs formes, cf. Ph. Gonzalez et J. Stavo-Debauge, « "Dominez la terre". Le créationnisme, du fondamentalisme à la désécularisation », *Archives de sciences sociales des religions* 169/1, 2015, pp. 151–176.

Laïcité, ou le pari perdu de Blaise Pascal

Les cailles de la laïcité ne sont pas tombées toutes rôties dans le gosier des mécréants. Elle n'est pas non plus devenue une disposition universelle, comme les droits de l'homme. Elle n'a ni traversé l'Atlantique, ni convaincu les Anglo-Saxons, et encore moins le monde musulman. Tout s'est joué en Europe, lié à une histoire particulière, indissociable de l'avènement de la démocratie. Et tout risque de finir par l'Union Européenne.

Par ***Marco Polli***

En ce milieu de XVIIe siècle, tout bascule. La représentation du monde clos de Ptolémée, naguère jolie sphère bien ronde avec au centre la Terre sur laquelle le Créateur jetait un regard bienveillant, vient de voler en éclat. L'Univers nouveau est infini. Galilée ne s'est pas contenté de pulvériser la voûte céleste, il a prétendu apporter des preuves bravant un texte biblique. Descartes a enfoncé le clou : l'homme est doté de raison, apte à examiner la réalité indépendamment de toute Révélation. Mais si le monde est infini, où est Dieu ? Il y a quarante ans, Giordano Bruno a été brûlé pour avoir répondu qu'il est partout. Réfugié en Hollande, Spinoza, en rajoute : « Dieu, c'est la Nature ». Visionnaire, Blaise Pascal est bouleversé par le spectre d'une société gouvernée par la Raison, qui se passerait de référence divine. Il lance désespéré son pari dérisoire. Mais la foi, on l'a ou on ne l'a pas. Point. Et il a vu juste. La *sécularisation* de la société est inexorablement en marche en Europe. Et la laïcité en découle.

L'Empire catholique est arrivé au bout d'une dynamique initiée au XIIe siècle. Corrompu, figé, assis sur des privilèges indécents, il est désormais un fardeau qui fait obstacle à tout renouveau. Comme Saint-Thomas, les hommes de la Renaissance veulent remonter aux sources, examiner librement les textes dont il se réclame. La querelle s'envenime lorsque des prêtres entendent réformer l'Église. Un Nième schisme est inévitable. Il sera noyé dans le sang durant deux siècles et demi.

C'est la profonde originalité de l'Europe latine, d'avoir généré une troisième force, une *société civile sécularisée,* dynamique, porteuse de la démocratie. Il n'y a pas de vérité absolue révélée. Les vérités sont relatives et plurielles, elles se construisent ensemble orientées vers le futur, le progrès. Pendant ce temps, les civilisations musulmanes et asiatiques se sont pétrifiées à leur apogée dans un bégaiement perpétuel du passé, stérilisées dans l'intolérance.

Une classe nouvelle

C'est au sein du tiers état que naît une classe nouvelle, entreprenante, portée par le développement du commerce, de l'artisanat, l'activité bancaire, créant des outils techniques. L'invention de l'imprimerie va procurer un essor incomparable à la diffusion du savoir, des idées nouvelles et du rêve. L'alphabétisation est accoucheuse de liberté et de démocratie. L'idée d'égalité est portée en France par une structure familiale égalitaire dominante. Elle reprend du catholicisme la charité, sous forme de fraternité, qui tempère la liberté individuelle, l'inscrit dans un projet collectif. Seul face à Dieu, l'individu protestant est libre sur Terre, et ne doit rien à personne sinon à Dieu. Libérateur et émancipateur au début, le protestantisme est gros aussi d'une société individualiste fondée sur le droit du plus fort universalisée par la mondialisation.

La laïcité n'est ni l'athéisme ni l'irréligion, ni une religion de substitution. C'est un principe d'organisation de la Cité qui institue la neutralité de l'État envers toute religion, toute organisation idéologique qui prétend se fonder sur une révélation. L'État garantit la liberté de conscience et de culte, le droit pour chaque individu de pratiquer la religion de son choix (ou de n'en pratiquer aucune) à condition qu'elle demeure une affaire privée respectant les valeurs et les lois de la République. L'instruction publique obligatoire et laïque, sous la responsabilité de l'État, pourvoit à la formation de la citoyenneté.

Actuellement, il y a quatre états laïques avec une séparation stricte entre religions et État : la France, la Belgique, les Pays-Bas et la Turquie. Quelques pays dits semi-laïques ont des accords avec des religions comme l'Italie ou l'Espagne. La Suisse connaît une certaine laïcité de fait à géométrie variable, inégale, gérée « à la suisse » par les cantons. Si les radicaux ont mis un coup d'arrêt aux prétentions de l'église catholique en 1848, ils ne l'ont pas légalisée dans la Constitution.

Rien n'est plus étranger aux États-Unis que la laïcité. *« In God we trust »* est la devise nationale incontournable, inscrite sur le dollar. Elle a été adoptée par le Congrès en 1956, au plus fort du conflit Est-Ouest, comme rempart contre le communisme. L'Union européenne, dominée par la puissance de l'Allemagne qui partage pour l'essentiel la conception étatsunienne de la démocratie, vient de nous administrer une leçon magistrale de ce qui nous attend en laminant, au prétexte de la dette grecque, la démocratie républicaine latine et ses valeurs les plus sacrées d'égalité et de solidarité. Le verrou garantissant la laïcité vient de sauter sous nos yeux, ouvrant largement la porte aux fondamentalismes, dont l'islam n'a pas le monopole. ***MP***

« Il faut se méfier des idéologies qui pensent pour le peuple sans laisser penser le peuple. Elles finissent toujours en dictature. »

Le pape François au Paraguay

« Les paris stupides : un certain Blaise Pascal, etc. etc. »

Jacques Prévert

Quelques aspects culturels et spirituels du Vivre-ensemble

Par **Mohammed Taleb**

Vivre-ensemble, prise de mémoire et spiritualité

Il me semble qu'une réflexion sur les dimensions spirituelle/religieuse et culturelle du Vivre-ensemble dans les sociétés contemporaines ne peut pas ne pas intégrer les thèmes de la longue durée, du temps, de l'histoire. Faire du Vivre-ensemble un impératif pour l'avenir, ne serait-ce que pour éviter « la guerre de tous contre tous », est une tâche cruciale. Raison de plus pour en explorer les fondements, et lui donner la légitimité historique la plus forte.

Par ailleurs, le Vivre-ensemble apparaît comme le nécessaire complément social et politique de ce processus de transition écologique qui doit métamorphoser, de fond en comble, les modes de production, de distribution et de consommation. Le Vivre-ensemble et l'écologie doivent s'accompagner l'un l'autre, pour que le lien social ne se développe pas à l'ombre d'une planète malmenée, et pour que le souci de la terre ne verse pas dans une opposition stérile entre sociosphère/biosphère. Là aussi, les cultures et les spiritualités ont des leçons à nous apprendre.

La première de mes thèses est que la qualité de l'action et de la pensée qui visent à ancrer le Vivre-ensemble dans les tissages du futur est en étroite dépendance avec la qualité de la mémoire que nous avons. Je précise que la mémoire n'est pas le passé, elle n'est pas un stock d'événements. Cela serait le cas si mon modèle de temporalité était linéaire, avec sa suite passé-présent-futur. À mes yeux, la mémoire prend place dans une autre configuration : mémoire-présence-imagination active, les trois étant les dimensions de notre ici et maintenant. Un pro-jet, une perspective de convivialité, donc, ne peut se fonder sur une amnésie. Le Vivre-ensemble ne peut se jouer dans le seul intervalle entre présent et avenir. Rappelons-nous justement cette parole de Nietzsche : « Le futur appartient à celui qui a la plus longue mémoire ».

Plusieurs raisons justifient ce que j'appellerais une « prise de mémoire ». D'abord, il y a l'idée que si le Vivre-ensemble se pose comme pro-jet, vision d'avenir, c'est parce que notre présent social est tourmenté. Du local au global, le lien social, support de toute culture, est la proie d'une terrible désespérance. Les sociologues évoquent depuis de nombreuses années la dissolution de ce lien. La précarisation économique de secteurs entiers de la population accentue ce processus de dislocation. La multiculturalité a du mal à se frayer un chemin face à une logique de l'assimilation intolérante à l'égard de la diversité. Nous connaissons les résultats : montée aux extrêmes xénophobes, repli identitaire, fondamentalisme ethnique et religieux. Tout cela sur fond de généralisation d'une pseudo-culture consumériste qui n'est pas capable de prendre le chemin du temps de la méditation, de la métabolisation, de l'intériorisation.

> **« Le futur appartient à celui qui a la plus longue mémoire. »**
>
> *Friedrich Nietzsche*

MOHAMMED TALEB

Philosophe algérien, Mohammed Taleb enseigne l'écopsychologie et est formateur en éducation relative à l'environnement. Collaborateur régulier du *Monde des Religions*, depuis de nombreuses années il travaille sur les interactions entre spiritualité, métaphysique, critique sociale, dialogue interculturel et science.

Dans cette « culture » marchandisée, compétitive et cynique, ce qui prime est le médiocre temps de la seule vitesse, du « prêt-à-penser ». Nous sommes exactement à l'inverse de l'Accomplissement de soi envisagé par les anciennes sagesses. Cet accomplissement se manifeste essentiellement comme une conscience et une connaissance de soi. Souvenons-nous de l'inscription sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les Dieux ».

Dans un autre contexte, celui de l'islam, cette même exigence est rapportée dans une parole du Prophète Mohammed : « Qui se connaît soi-même connaît son Seigneur ». Si, sur un plan individuel, l'Accomplissement de soi équivaut à une plongée dans les profondeurs de la personne, sur un plan collectif, elle prend la forme d'une exploration de la mémoire.

En établissant une telle filiation entre le pro-jet du Vivre-ensemble et cet Accomplissement de soi qu'il nous faut réaliser collectivement, je souhaite mettre l'accent sur le travail impérieux de l'anamnèse. En effet, on ne peut se contenter, pour faire vivre le Vivre-ensemble, des seules ressources politiques, juridiques ou économiques. Certes, les principes de démocratie, d'égalité, de mise en commun et de partage sont déterminants dans l'émergence d'authentiques sociétés conviviales. Mais, le recours à la mémoire et au sacré est tout aussi important, car les humains ne peuvent s'épanouir et s'accomplir en restant sur le seul registre des conditions matérielles de l'existence.

Communauté et Société : ouvrir le social

À bien des égards, il est possible de distinguer entre deux formes de Vivre-ensemble. Dans la première, seuls comptent les paramètres de la matérialité et du droit. La convivialité est envisagée comme le produit mécanique d'une stabilisation des conditions matérielles,

pour éviter leur dégradation. La qualité de vie dérive, ici, en quelque sorte, d'un usage de la technique. Ce Vivre-ensemble est purement horizontal, le lien social n'étant compris que comme une relation fonctionnelle. Trivialement, on dira que le défi consiste à mettre de l'huile dans les rouages de la machine sociale. Dans la seconde forme, qui a bien évidemment ma préférence, le Vivre-ensemble repose sur une alchimie entre, sur le terrain du temps, pro-jet et mémoire, et sur celui des contenus, matérialité et symbolique. Cette convivialité est éminemment spirituelle, car la culture qui l'anime et qu'elle vise est une culture de l'esprit, une culture de l'âme, de la *sophia* (au sens grec du mot), de la sagesse, une culture qui se nourrit d'une créativité qui n'est pas étroitement utilitaire, mais qui entend faire vivre, dans la Cité et dans les profondeurs de la personne, ces grandes et belles vertus platoniciennes : le Bien, le Beau et le Vrai.

Il semble évident que la crise contemporaine du lien social, sa « dissolution », qui est l'une des composantes les plus importantes de la crise du Vivre-ensemble, est intimement reliée à la nature impersonnelle, anonyme, mécanique, fonctionnelle, technique de la relation entre les humains. Comment expliquer alors le formidable mouvement du « développement personnel » et des « quêtes de sens » de toutes sortes ? Lorsque l'écrivain René Barjavel publiait en 1969 *Les chemins de Katmandou,* il se faisait l'interprète de ce manque d'âme, de profondeur qualitative, de sentiments et d'émotions dans une partie de la jeunesse. Les dérives sectaires, le phénomène des « bandes » entendent répondre à cette crise du lien social, seulement la créativité culturelle, la vie spirituelle et l'imagination sociale ne sont pas au rendez-vous ; seulement l'embrigadement.

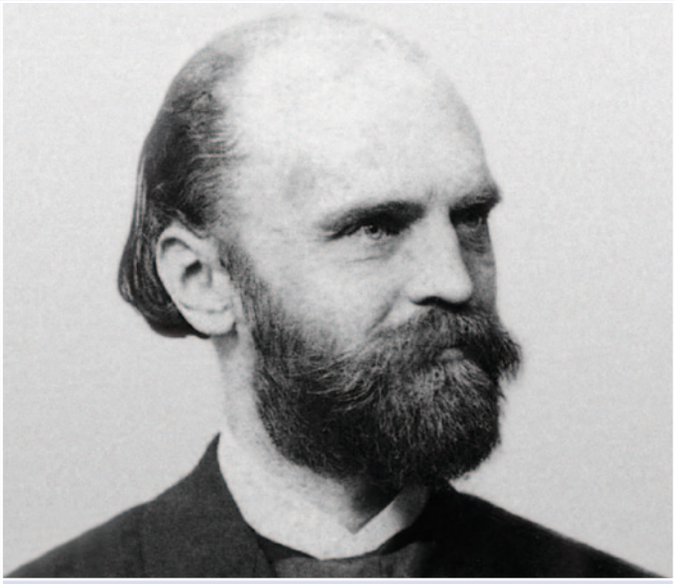
Le Vivre-ensemble apparaît comme le nécessaire complément social et politique de ce processus de transition écologique qui doit métamorphoser, de fond en comble, les modes de production, de distribution et de consommation.

Le défi pour le pro-jet d'un Vivre-ensemble qui mettrait en relief la dimension culturelle et spirituelle de l'existence n'est pas d'opérer un retour à la Communauté prémoderne, dont on perçoit la clôture intrinsèque, mais de dépasser la Société marchande et utilitariste. Dit autrement, il s'agit de faire émerger des communautés ouvertes les unes sur les autres, qui reconnaîtraient le principe de l'autonomie du sujet, avec sa liberté de conscience. Il existe de nombreuses expériences sociales qui vont dans ce sens, comme, par exemple, les Communautés ecclésiales de Base en Amérique du Sud et du Centre, dans le sillage de la théologie de la libération, des communautés de quartier, des communautés militantes… Ainsi seraient évités les replis sur soi ou la volonté d'imposer les normes idéologiques d'un groupe, fut-il majoritaire. On peut parler, à ce propos, d'une « démocratie culturelle », qui accompagnerait les nécessaires démocraties politique, sociale et économique. S'il est important de valoriser cette problématique, c'est parce que les sociétés contemporaines, au Nord et au Sud de la planète, de la Suisse au Brésil, du Danemark à la Birmanie, du Canada à la Mauritanie, sont frappées du sceau du pluralisme culturel (qui s'exprime notamment par un pluralisme des langues, des religions, des imaginaires, des codes et des visions du monde). L'enjeu n'est pas uniquement d'accepter ce fait, mais également de le rendre visible dans la Cité, dans l'espace public, pour éviter des refoulements dans la sphère privée ; refoulements qui sont toujours susceptibles de revenir tel un boomerang. Pour éviter les différends entre les personnes, les communautés, les peuples, il nous faut accepter les différences… Le droit à la différence est un droit humain, il est une condition indépassable d'un Vivre-ensemble spirituellement enraciné. ···>

Si nous réussissons à établir une alliance nouvelle entre culture, spiritualité, mémoire, terre et ciel, alors nous pourrions donner une âme au Vivre-ensemble.

La singularité humaine dans la chorégraphie cosmique

Ces dernières décennies, au sein des sciences humaines et de la philosophie, plusieurs théoriciens (notamment Carl Gustav Jung, Gilbert Durand, Pierre Hadot) ont entrepris un exceptionnel travail de refondation de l'humanisme, proposant une anthropologie beaucoup plus ouverte que celle qui domine dans le contexte de la « modernité capitaliste », pour prendre une expression de Max Weber. Celui-ci disait que le capitalisme était caractérisé par son désenchantement du monde. Quelles sont donc les nouvelles propositions ? À quoi pourraient bien correspondre une anthropologie réenchantée ? Mon hypothèse, dans le contexte culturel européen, est qu'il nous faut dépasser l'humanisme cartésien et moderne, non pour abandonner l'humanisme, mais pour lui donner d'autres sources culturelles. Autrement dit, il nous faut aller du second humanisme du XXVIIe siècle (Descartes, Galilée, Bacon…), centré sur le célèbre *cogito* et la mise en équation du monde, et remonter au premier humanisme des XIVe–XVIe siècles, avec des figures essentielles comme Nicolas de Cuse, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Ange Politien, Paracelse, Leonard de Vinci, Dorn, Michael Maïer ou encore Agrippa de Nettesheim, et bien d'autres… Quelle fut la figure de l'humain de cet humanisme primordial, occulté et défait par le mouvement historique du capitalisme ? L'humain est fondamentalement *Homo universalis !* C'est-à-dire que les femmes et les hommes assument pleinement leur *humanitas* dans la mesure où elles et ils prennent conscience de leur cosmicité, du fait qu'elles et ils portent dans leur intériorité l'univers. Dans une autre formule toute aussi saisissante, l'humain est dit *microcosmos*. La relation entre l'humain, la Nature vivante, le cosmos n'est pas seulement physicaliste, mais aussi imaginative et spirituelle, car le propre de l'humain, sa singularité dans la chorégraphie de l'univers, réside dans sa capacité à symboliser. Pour lui, le monde est un tissage écosymbolique. C'est ce que nous apprennent les nouveaux paradigmes scientifiques. L'humain est *Homo spiritualis, Homo symbolicus, Homo religiosus, Homo imaginans*… Si nous réussissons à établir une alliance nouvelle entre culture, spiritualité, mémoire, terre et ciel, alors nous pourrions donner une âme au Vivre-ensemble. C'est à mon sens le seul chemin qui permette d'affirmer, face à la logique mortifère du Capital, les droits de l'humanité et le droit des peuples. ***MT***



Relire Ferdinand Tönnies

Pour mieux comprendre ce qui distingue ces deux formes de Vivre-ensemble, je crois nécessaire de prendre appui sur la remarquable contribution du sociologue allemand Ferdinand Tönnies (1855–1936). Il a été, avec Max Weber, l'un des grands analystes de la modernité. Selon lui, elle se caractériserait par le passage de la *Gemeinschaft* (communauté) à la *Gesellschaft* (société). C'est dans *Gemeinschaft und Gesellschaft,* paru une première fois en 1887, qu'il nous livre cette réflexion entre philosophie, sociologie et psychologie. Pour Ferdinand Tönnies, la société repose essentiellement sur la volonté réfléchie, tandis que la communauté prend racine dans la volonté organique. La première est d'abord une construction rationnelle (centrée sur l'État et son appareil bureaucratique, l'entreprise, l'individu capable de calculer son intérêt, etc.). En revanche, dans la forme communautaire de la socialité, ce qui prime est la famille, avec ses liens de sang, la maison domestique, la communauté religieuse (comme la paroisse), le clan, le lieu. Si le « contrat » est la règle du lien au sein de la société, l'échange, le don, le service sont au cœur de la vie communautaire. De plus, si la société est composée des vivants d'aujourd'hui, la communauté, elle, comprend, en plus, ceux qui sont morts, ceux qui sont à venir, les esprits, le divin. ***MT***

Entre Grèce et Chine

Forgée sur une double négation *(a-n-a),* l'anamnèse est remémoration, car la Titanide Mnémosyne, d'où provient le mot, est déesse de la mémoire, dans l'antique sagesse grecque. Fille de Gaïa, la Terre, et d'Ouranos, le Ciel, elle est reine du langage, autrement dit de la culture. D'ailleurs, et comme pour confirmer cette affinité, ce mot d'origine latine englobe les significations du soin que nous devons apporter à la terre (comme dans agri*culture*) et de l'honneur que les divinités du ciel attendent des humains (comme dans *culte*). La terre et le ciel constituent les pôles d'un champ de force, non pas électromagnétique, mais anthropologique. La sagesse chinoise dit-elle autre chose quand elle affirme, par la voix de Lao Tseu, que le Ciel, la Terre et l'Homme sont engendrés par le deux *(Yin et Yang),* lui-même issu du un (le *Tai Ji*), produit par le *Tao* dont on ne peut rien dire ? Dans cette spiritualité, l'« homme véritable », *zhén ren,* est celui qui assume une fonction de médiation entre le ciel et la terre, permettant l'harmonie de l'univers dans son entier. Le livre des rites souligne : « Le ciel engendre, la terre nourrit et l'homme accomplit. » Résumons-nous : c'est bel et bien entre terre et ciel, sous le signe de la Mémoire et de l'Accomplissement de soi, que se dessinent les contours de l'aventure humaine. ***MT***

De l'Église à l'État, applaudir et contester

La séparation de l'Église et de l'État dans notre pays ? Il y a du flou dans les cervelles. Le besoin de croire accablant notre espèce connaît en effet d'innombrables oscillations sous nos latitudes, au point de marquer jusqu'aux domaines de la culture et de la consommation.

Par ***Christophe Gallaz***

La Constitution fédérale précise que les cantons sont souverains dans le domaine ecclésiastique. Elle leur impose seulement d'assurer la liberté de croyance, de culte et de conscience « dans les limites compatibles avec l'ordre public et les bonnes mœurs ». Elle ajoute que les préceptes religieux n'ont pas d'effet dans le cadre de l'État, et sont distincts du champ civique.

À partir de là les positions diffèrent en fonction des régions. À Genève comme à Neuchâtel, l'État ne reconnaît pas les confessions de manière officielle et ne finance pas les cultes. Ailleurs, les Églises catholique et réformée relèvent du droit public, d'où résultent des devoirs et des avantages pour les curés ou les pasteurs, qui sont rétribués voire logés par la collectivité.

Il arrive que ce paysage bouge au fil du temps. Des projets constitutionnels ou législatifs sont fréquemment lancés pour qu'advienne une séparation complète de l'Église et de l'État. La dernière initiative populaire fédérale *ad hoc* prévoyait de supprimer tout rapport entre ces deux instances, et d'interdire aux pouvoirs publics la perception du moindre impôt ecclésiastique. Or elle fut refusée par 78.9% des votants et tous les cantons. C'était le 2 mars 1980.

Quant à la récente initiative populaire valaisanne dite « pour un État laïque », lancée voici quatorze mois, elle vient d'être retirée, ses promoteurs n'ayant réuni que le tiers des signatures nécessaires dans le délai requis.

Ainsi vont les choses en Suisse. La référence religieuse y persiste dans l'esprit commun quel qu'en soit le caractère explicite ou non. Elle y rayonne sur le mode phréatique, imprégnant les esprits d'autant plus durablement qu'elle n'est jamais concurrencée par un principe de laïcité fermement affirmé dans l'espace politique, comme en France.

Le hasard et le suffrage universel me firent un jour membre de l'Assemblée constituante du canton de Vaud, qui siégea de 1999 à 2002. J'y fus entre autres impliqué dans la rédaction de ce qu'on nomme un préambule constitutionnel – cette adresse inaugurale par laquelle le peuple inscrit sa loi fondamentale sous le signe d'une autorité supérieure apte à la légitimer en termes de morale et de sagesse. Un travail délicat. Fallait-il invoquer Dieu, ou souhaiter plus simplement qu'advienne une communauté vaudoise respectant la « création » ? Mais alors de quelle « création » s'agirait-il ? Écrite en minuscules, ce qui désignerait le monde surgi de lui-même au fond des âges, ou comportant une majuscule, ce qui suggérerait l'existence d'une puissance tutélaire immanente ?

La discussion fut un extraordinaire enchaînement de contradictions personnelles. Les mécréants les plus avérés de l'hémicycle furent les plus amusants du plénum, qui manifestèrent des loyautés inouïes envers l'insubmersible Tout-Puissant. Tant et si bien que la « Création » finit par l'emporter, aussitôt inscrite au fronton de la nouvelle Constitution du canton de Vaud – dont les églises, entre-temps, s'étaient quasiment vidées de leurs fidèles.

Ainsi notre besoin de croire concurrence-t-il en permanence notre besoin de penser, chez nous – comme il concurrence notre besoin de dire et de débattre. Nous sommes là face au syndrome national dominant qu'on peut résumer en ces termes : il faut à chaque Suisse beaucoup plus de foi que de raison pour continuer d'aimer un pays où chaque scrutin populaire lui rappelle la présence d'une opinion publique radicalement inverse à la sienne du seul fait qu'elle émane d'une autre région confédérée.

Il en résulte chez les Suisses une sorte de formatage incessant. Ils sont immergés dans le modèle d'une adoration diffuse plutôt que dans celui d'une critique explicite et structurée – ce qu'attesterait d'ailleurs le succès, dans leurs rangs, d'une UDC parvenant toujours à leur vanter sa médiocre idéalisation de la patrie.

Ainsi rejoignons-nous tous en Suisse notre époque calibrée tout exprès pour l'*Homo festivus* ainsi nommé par Philippe Muray, celui qui se réalise dans la fête et par elle, qui réclame de tous les arts qu'ils l'enchantent sans le déranger, qui voit des stars partout et qui se réjouit de les applaudir en extase, exactement comme il révère par ailleurs la marchandise pure et scintillante. ***CHG***

Coup de crayon

Dessiner contre les fanatismes

Cet article est dédié à la dessinatrice Atena Farghadani, emprisonnée en Iran. Faut-il craindre le mauvais goût et s'autocensurer dans un dessin ou, au contraire, s'engager activement au risque de choquer, déplaire, voire de se heurter à des contresens, surtout dans le domaine religieux ? Réflexion sur ce thème quelques mois après les drames de janvier et février 2015 à Paris et à Copenhague.

Par ***Nadine Richon***

COMMENT DIRE à certains jeunes que se jeter dans la prière sur fond de collectif imaginaire, en s'éloignant peu à peu de leur famille et d'une société jugée hostile – certes critiquable et perfectible – ressemble à une fausse bonne idée ? Dans un premier temps, l'exercice de la prière peut apporter une discipline qui renforce l'esprit, mais l'immersion totale et formatée viendra fatalement révéler l'ampleur d'un vide impossible à combler, en dépit des promesses toujours renouvelées de la religion. Comment dénoncer les mirages idéologiques, tout en reconnaissant que la vie quotidienne en Europe n'est pas un long fleuve tranquille pour les enfants issus de l'immigration ? Ce message qui était peu ou prou celui des dessinateurs de *Charlie Hebdo,* parmi d'autres acteurs politiques et culturels, s'est heurté à un mur idéologique puis, comme on le sait, à une réaction armée dont la violence exceptionnelle en Europe a traumatisé les jeunes de 7 à 77 ans et de toutes provenances.

Confrontés aux incohérences et aux tragédies d'une actualité mondialisée, les dessinateurs semblent avoir le choix entre une forme de tolérance passive, qui confine parfois à l'indifférence aux autres dans la peur d'explorer des terrains inconnus, de frayer avec le mauvais goût et la provocation et une pratique du dessin plus active, politiquement engagée, s'autorisant à dénoncer toutes les autorités d'ici et d'ailleurs, qu'elles soient élues ou autoproclamées, démocratiques ou tyranniques, qu'elles s'appuient sur une idéologie économique ou religieuse, et cette forme de combat au crayon se décline elle-même selon des modalités, des styles, des couleurs, des tonalités différentes.

Dans les *Carnets de Joann Sfar,* l'artiste exprime ainsi cette diversité : « Je suis fondamentalement en désaccord avec Plantu quand il prétend qu'il faut s'autocensurer. Car nos dessins voyagent dans le monde entier. Un artiste doit être libre, ça ne souffre pas la discussion. Comment moi j'exerce cette liberté ? Je me fixe une seule limite, extrêmement subjective. Ça ne relève que de l'éthique : je veux rire avec, je ne veux pas rire contre. Si j'ai des critiques à formuler sur les religieux, je veux que les religieux puissent les recevoir. C'est pourquoi sans doute je vais plus volontiers dans l'ironie tendre que dans la provo punk. Voilà, c'est juste mon style. Mais je trouve vital que la provo punk existe. Il faut défendre sans réserve le droit à l'inconséquence, même pour les sujets les plus graves. » Intitulés *Si Dieu existe* (2015 Éditions Delcourt), ces carnets ajoutent qu'Il « ne tue pas pour un dessin ».

NADINE RICHON

Née à São Paulo au Brésil, Nadine Richon a étudié la sociologie à l'Université de Lausanne. Ancienne journaliste à *24 heures, L'illustré, Télétop Matin* et *TéléTemps,* elle vit et travaille à Lausanne comme collaboratrice au service de la communication de l'Université de Lausanne. Elle vient de publier son premier roman, *Crois-moi, je mens* (Bernard Campiche Éditeur).

Analogies… et différences

Dans une France où le fantasme du migrant culturellement menaçant et surtout dévoreur de prestations sociales contamine sournoisement la société, la critique de l'islam radical par *Charlie Hebdo* a pu être comprise et instrumentée comme une attaque raciste destinée à saper le moral de croyants discriminés, forcément discriminés. Cette vision des choses semble ignorer les personnes qui ont bénéficié de l'ascenseur éducationnel, qui travaillent dans différents secteurs de la société et qui, pour certaines, ont trouvé en France un refuge alors qu'elles étaient persécutées pour leurs idées dans des contrées où les pouvoirs se nourrissent du religieux. Tous ces intégrés de la République sont-ils des traîtres en puissance même si, par ailleurs, ils revendiquent leurs origines ? Cette interprétation se focalise exclusivement sur les « humiliés » et présente les musulmans d'Europe comme de nouveaux juifs persécutés par la société et jusque dans les dessins de *Charlie Hebdo.* Elle ignore une autre analogie que signale l'historien Jacques Ehrenfreund, professeur à l'Université de Lausanne : « Les citoyens européens de confession musulmane sont à certains égards dans une situation qui rappelle celle des juifs qui, depuis leur dispersion dans l'Antiquité, se sont construits autour d'une affirmation théologique fondamentale : celle de la reconnaissance de la primauté de la loi des différents États sur leur propre code juridique. De la même manière, dans leur très grande majorité, les musulmans adhèrent pleinement aux projets démocratiques et citoyens dans lesquels ils évoluent sur le territoire européen. Il est évidemment profondément inacceptable qu'ils puissent faire l'objet de discrimination ». La comparaison comme « outil central de la réflexion » se doit de « mettre en évidence à la fois les analogies et les différences », rappelle le professeur, qui récuse par ailleurs la présentation des juifs « comme d'abord et avant tout

le paroxysme de la victime », potentiellement traître à sa propre condition. La différence, alors ? « Il existe dans l'islam des tendances radicales qui ont pour projet de faire régner la loi musulmane sur de très vastes territoires et de soumettre par la force ceux qui la refusent. Le refus de l'amalgame consiste à ne pas considérer sous cet angle l'ensemble des Européens de confession musulmane, mais à ne pas s'interdire de voir ces dérives dangereuses quand elles existent. »

Ces dérives éclatent au grand jour dans les attentats, inquiètent fortement des parents et autres autorités de l'islam en Europe et empoisonnent des populations entières sur cette triste planète, comme le dénonçaient les dessinateurs décédés d'une manière vive et solidaire avec nombre de collègues musulmans, de femmes engagées et d'intellectuels dissidents. « Il me semble ignoble de comparer les caricatures de *Charlie* contre les symboles de l'islam radical et celles qui visaient les juifs pour les déshumaniser et permettre ainsi leur extermination », conclut Jacques Ehrenfreund.

Contre les fondamentalismes

Quand les caricaturistes danois ou français ont dessiné le prophète, « il ne s'agissait pas de s'en prendre à une religion ou à ses fidèles, il ne s'agissait de rien d'autre que de dénoncer la montée des fondamentalismes, de dénoncer ces nouveaux dangers qui sont nés depuis la fin de la guerre froide et qui essaient d'exister désormais en Occident », estime pour sa part Joël Heirman, professeur de lettres et d'histoire en France et dessinateur de presse. Il souligne que les assassins de janvier 2015 n'ont compris des dessins de *Charlie Hebdo* que « ce qu'ils ont bien voulu en comprendre, dans leur seul intérêt et rien de plus. Ils en ont fait une lecture erronée, un contresens. Ils n'ont su formuler à cela qu'une seule réponse : la violence ! La mort ! » Il relève que « la liberté d'expression offre la possibilité à ceux qui n'aiment pas lesdits dessins de s'exprimer, de le dire, de le dessiner… mais jamais de justifier un crime, le terrorisme, la haine, etc. Les élèves les plus rétifs finissent par comprendre cette distinction et même s'ils ne sont pas pour autant convaincus par le travail de *Charlie Hebdo,* ils admettent que les dessinateurs ne méritaient pas le sort qui leur a été fait et qu'aucune religion ne demande d'aller tuer quiconque, encore moins au nom d'un dieu. Ils ont alors compris la différence avec les dessins ou slogans racistes. Soyons sérieux : qui aurait pu déceler la moindre haine dans un regard, un sourire, un esprit aussi généreux et tolérant que celui de Cabu, pour ne citer que lui ? »

Les « Rousseau des ruisseaux »

Joël Heirman rappelle que l'existence officielle de la presse date de la fin de l'absolutisme. « Les ancêtres clandestins de la presse française, qu'on appelait les libelles, comportaient déjà des dessins. Grâce à la richesse du fonds d'archives de la Société typographique de Neuchâtel, chez vous en Suisse, le fameux historien américain Robert Darnton a soutenu que l'édition française du XVIIIe siècle avait mené à la Révolution française. Que trouvait-on dans ces libelles ? Des articles rédigés par les « Rousseau des ruisseaux », comme les qualifie Darnton, inspirés de tout l'esprit des philosophes des Lumières et de leurs idées nouvelles ainsi que des dessins qui soufflaient un esprit de dérision contre l'absolutisme. » Dans cette lignée, Joël Heirman conclut : « Un bon dessin peut affiner la vision que le lecteur avait du sujet ou encore agacer celui qui ne partage pas l'analyse du dessinateur. Le dessin de presse est un partage, un lien qui lie deux esprits pour un instant, l'esprit du lecteur et celui de l'auteur… Le dessin de presse est tant une œuvre de l'esprit qu'une source de divertissement, il est le gage d'un sourire au cours de la lecture d'un journal et c'est pour cela qu'on l'aime tant. » Alors, on peut caricaturer le prophète mais pas les juifs : deux poids et deux mesures ? Non car ce ne sont pas deux objets identiques : dans un cas on parle de blasphème et dans l'autre de haine raciale. Cette haine qui brise les liens sans un sourire nie la commune humanité, découpe inlassablement le monde entre croyants agréés et impies, bons migrants riches et mauvais migrants pauvres, musulmans discriminés et musulmans intégrés, Français « de souche » et immigrés, féministes jugées post-colonialistes et militantes « décoloniales »… La haine nie à la fois l'unité et la diversité des êtres au profit de cette dichotomie. Contre ce fantasme binaire, il faut continuer à brandir nos plumes et nos crayons. ***NR***

Une église-théâtre

au milieu du village

Entretien avec Jean Chollet, directeur de l'Espace culturel des Terreaux.

Propos recueillis par ***Joël Aguet***

AU CENTRE de Lausanne, un théâtre de 300 places s'est ouvert dans une ancienne église. Il est doté d'un café, Le Sycomore, et de divers locaux en sous-sol. Après avoir conduit les destinées de plusieurs compagnies romandes, de l'historique Théâtre du Peuple à Bussang dans les Vosges puis durant vingt ans du Théâtre du Jorat à Mézières, Jean Chollet est le directeur de ce lieu depuis son ouverture en 2004.

Jean Chollet, comment l'église des Terreaux est-elle devenue un théâtre ?

JEAN CHOLLET : Il faut dire d'abord que le bâtiment appartient à une fondation constituée pour gérer tous les biens de l'ancienne « Église libre »[1] lorsque celle-ci a rejoint, en 1965, l'Église dite « Nationale » pour former l'Église Évangélique Réformée du Canton de Vaud (EERV). Depuis son inauguration en 1860, la chapelle des Terreaux était la « Cathédrale » des « Libristes », leur plus belle église. Dès la fusion, le problème s'est posé de savoir que faire de ce lieu. Divers projets ont été imaginés. Finalement la Fondation a opté pour un espace de concert. La plupart des bancs ont été remplacés par des chaises, des toilettes pour le public ont été installées à l'entrée, un nouvel orgue a été acheté… mais le mouvement s'est arrêté là : personne n'a été engagé pour penser une véritable programmation. La chapelle des Terreaux, n'est jamais véritablement devenue une salle de concerts. Il faut signaler par ailleurs que son acoustique était particulièrement difficile.

Et ce n'est pas tout aussi gênant pour le théâtre ?

JC : Si, bien sûr. Mais l'installation de la « boîte de scène » constituée en rideaux de velours noirs, de même que l'installation de velours noir sur tous les murs de la chapelle, ont totalement « mangé » la réverbération.

Quelle est la ligne de votre programmation ?

JC : Compte tenu du lieu particulier qui est le nôtre et de la subvention que nous recevons de l'EERV, nous essayons de toucher le public le plus large possible avec des spectacles qui posent des questions de société. Mais nous ne limitons pas nos spectacles aux seules productions qui donnent à réfléchir ! Nous avons inauguré la salle des Terreaux en septembre 2004 avec les Mummenschanz, sans parole. Au cours des saisons suivantes, j'ai programmé systématiquement un ou deux spectacles « grand public », quitte à ne pas les présenter dans la salle des Terreaux et ses 300 places, mais au Métropole, de l'autre côté de la rue, qui en compte plus de 1'100. Ces opérations ont été bénéfiques pour nous dans la mesure où elles nous permettaient de toucher un autre public et de trouver des sponsors (ce qui n'est guère possible avec des spectacles trop profilés).

Vous ne voulez plus en réaliser ?

JC : Si, mais les deux très grandes salles de Lausanne (Métropole et Théâtre de Beaulieu) ont été confiées dès cette année aux deux plus gros agents de spectacles de Suisse romande et ce sont eux qui désormais s'occupent de faire ces sortes d'opérations.

Vous devriez donc obtenir davantage de soutien de la part du Canton ou de la Ville de Lausanne ?

JC : L'Espace culturel des Terreaux fonctionne depuis douze ans sans aucune aide culturelle ni du canton ni de la Ville. Et non seulement Lausanne n'a soutenu ni l'activité générale des Terreaux ni les productions qui y sont présentées, mais elle a prélevé la taxe communale sur les spectacles de 14%, ce qui signifie en clair que l'ECT a fait un don annuel à la culture subventionnée de 40'000 frs par an durant dix ans ! Heureusement, le soutien du public ne nous a jamais fait défaut !

En ce qui concerne les subventions, l'EERV consacre à l'entreprise des Terreaux l'équivalent d'un salaire et demi d'un pasteur par année, considérant que l'ECT constitue tout à la fois une vitrine de l'EERV et une véritable interface avec la culture. La programmation actuelle ménage – peut-être un peu plus que par le passé – une place à des spectacles grand public (Me Marc Bonnant, Claude Inga Barbey) ce qui permet au lieu d'exister et de « tourner ». Et à partir de cette base, nous pouvons programmer des spectacles plus risqués : ceux auxquels nous tenons aussi beaucoup, mais dont nous savons qu'ils nous demanderons plus de travail en terme de promotion et de communication.

N'est-ce pas trop difficile d'articuler culture et religion ?

JC : Au contraire, c'est passionnant ! Dans notre époque « postmoderne », le religieux fait partie de l'individu en société, même si ce n'est plus qu'une composante parmi d'autres.

> **Dans notre époque « postmoderne », le religieux fait partie de l'individu en société, même si ce n'est plus qu'une composante parmi d'autres.**

À la jointure culte et culture se croisent tous les débats de société, les vraies questions qui sont problématiques pour chacun. Ici, ne serait-ce que dans ces toutes dernières années on a fait venir de Neuchâtel une exposition sur le voile et le dévoilement et le contexte de l'islam, abordé la problématique des « femmes de prêtres », la raison ou de la déraison de croire et de ne pas croire. Une pièce comme *La Jeune Fille ou la Mort d'Ariel Dorfman,* la saison prochaine, pose la question de la justice ou du pardon. Les sujets de débats ne manquent pas… La seule difficulté est de trouver comment et avec quels soutiens, atteindre le public. ***JA***

1. L'Église libre s'est constituée dans le canton de Vaud en 1847, après l'exigence des Radicaux qui avaient pris le pouvoir en 1845 que les pasteurs de l'Église protestante dépendent du nouveau gouvernement : la moitié des pasteurs d'alors firent sécession.

Et Erasme Luther devint Pape

sous le nom de Jules IV

Fiction. On dit souvent que l'Europe est un échec parce qu'elle oublie la dimension culturelle. Et si le facteur manquant était aussi la religion ?

Par ***Christian Campiche***

Erasme Luther a passé toute son existence à tenter de saisir le pourquoi du comment de son prénom. Figures mythiques des débuts de la Renaissance, les moines Erasme et Luther se heurtèrent violemment sur le terrain des idées. Le premier imaginait une Europe humaniste, débarrassée des préjugés religieux. Sa vision était pacifique. L'Église, il ne voulait pas la détruire, il eût préféré qu'elle s'améliorât de l'intérieur. Le second associait le Christ au glaive vengeur. Il voulait débarrasser le monde de la papauté, synonyme d'abus et de prévarication. Une qualité commune, une seule, dominait l'intellect de ces adversaires irréconciliables : le talent du scribe. Stefan Zweig ne les tenait pas pour rien pour des génies de la littérature.

Ce mariage de la carpe et du lapin par patronyme interposé, Erasme Luther avait fini par l'intégrer au gré de sa propre aventure humaine. Dans les sciences occultes, on parlerait de prédestination. Erasme Luther avait abouti à la conclusion que son géniteur, un prélat dont on lui cacha toujours l'identité, nourrissait une vaste ambition pour ce rejeton qu'il n'éleva jamais. Quand Erasme abordait la question délicate de ses origines, sa mère Norma Luther, citoyenne de Mulhouse en Alsace, lui répondait invariablement : « apprends ton latin et tais-toi ! ». Erasme s'est tu et a étudié le latin. Tellement bien qu'il a acquis le viatique suffisant pour faire carrière à son tour dans la hiérarchie religieuse. Évêque à 40 ans, il n'a pas 50 ans quand il accède au cardinalat, révélant une précocité exceptionnelle au Vatican.

À la mort du pape Pie XIII, Erasme Luther se retrouva enfermé entre les quatre murs de la Sixtine. Le conclave s'éternisait, la presse commentait abondamment les blocages, les attribuant à la situation en Europe. Depuis l'abolition de l'euro, la politique avait repris le dessus sur l'économie, ce que certains ne voyaient pas d'un mauvais œil. L'Europe allait-elle renouer avec son patrimoine culturel ? Contrebalancerait-elle l'hégémonie américaine ? Réussirait-elle à s'affranchir de la dictature du marché, de la spéculation, voire du mauvais goût ? Replacerait-elle l'esthétique au centre des valeurs architecturales et urbanistiques, damant le pion au mitage et à la promotion immobilière ? Cette chaîne de réflexion était devenue l'enjeu véritable de l'élection du nouveau pape.

Deux tendances s'affrontaient parmi les cardinaux. La première, se situait dans le courant néo-libéral. Son chef de file, le primat d'Irlande, défendait des options économiques soumises à la science, au nom d'un progrès technologique conquérant donnant l'illusion à l'homme d'être l'égal de Dieu. Récupérée par plusieurs régimes autoritaires, cette vision terre-à-terre et guerrière du bonheur de l'humanité était fortement contestée par un second courant, l'aile dite religieuse, curieuse revendication à caractère pléonastique que ses zélateurs utilisaient par défi et provocation. La religion doit sortir du credo consumériste et retrouver des racines authentiquement… religieuses, ce qui n'exclut pas le respect de la laïcité, soutenaient-ils.

Erasme Luther incarnait ce mouvement depuis la publication de *De Pueris Cultura Instituendis,* un essai qui insiste sur les vertus de la culture dans l'éducation des enfants et s'inspire fortement du dernier ouvrage – il en reprend partiellement le titre – d'Erasme de Rotterdam, l'illustre homonyme. Les lecteurs retiennent généralement le chapitre intitulé « Culture et croyances » et tout particulièrement le passage qui reprend une citation célèbre tirée des Aventures de Rabbi Jacob : « Salomon, vous êtes juif ? » Ce film culte de 1973 pourrait-il être tourné aujourd'hui, s'interroge l'auteur ? Louis de Funès apostrophant son ex-chauffeur serait-il considéré comme politiquement correct ? Malmené par les intégrismes, où est passé l'idéalisme des Lumières ?

Au bout de six semaines de conclave, excédé par l'indécision de ses pairs, le doyen du Collège s'approcha d'Erasme Luther : « Les anglo-saxons pourraient se rallier à une candidature religieuse mais le nouveau pape devra faire une croix sur ses options anticapitalistes. Ce sera votre sacrifice, Erasme ». La fumée blanche sortit un jour d'orage. Élu pape, Erasme Luther choisit le nom de Jules IV et son premier geste fut de promulguer une encyclique reconnaissant à l'Europe sa dimension ethnique multiple, donc culturelle. Mais son règne fut bref. Douze mois après son élection, Jules IV annonça qu'il abdiquait. ***CHC***

LE COURRIER

L'essentiel, autrement.

www.lecourrier.ch

Le Courrier, c'est...

- Une information de **qualité** au quotidien.
- Des sujets originaux issus d'une presse **indépendante**.
- **Les rubriques**: Région, Culture, Suisse, International, Solidarité, Religion, Egalité,...
- Des chroniques et des **dessins de presse**.
- La carte "Côté Courrier" et ses **nombreux avantages**.

Essayez-le deux mois!

Abo Papier **35.-**

Abo Web **20.-**

T 022 809 55 55 | F 022 809 55 67 | abo@lecourrier.ch

LE BAR DES MAUDITS
A. Duplan

JE SUIS CHARLI

Hi Hi Hi
?

VOUS NE TROUVEZ PAS QUE LE GYPAÈTE, AVEC SA BARBE ET SES GROS SOURCILS, RESSEMBLE À UNE CARICATURE DE MAHOMET ?
GRR
?
CRÉTIN !

HA HA HA
DÉBILE !
PFF
CHIEN D'INFIDÈLE !
EN PLUS, TON T-SHIRT EST DÉMODÉ...

LE 21e SIÈCLE SERA RELIGIEUX OU NE SERA PAS
ON LA CONNAÎT DÉJÀ...
Malraux

C'EST AVEC CE GENRE D'IMBÉCILLITÉS QU'ON SE RAMASSE UNE FATWA...
PFFFRT
PÔV TYPE
MÉCRÉANT !

TU SAIS, Y A DÉJÀ LES CHASSEURS VALAISANS QUI VEULENT MA PEAU. ALORS C'EST PAS LES DJIHADISTES QUI VONT ME FAIRE PEUR...
EN VALAIS, ILS TIRENT SUR TOUT CE QUI PORTE POIL BARBUS COMPRIS
IMPIE !

À PART ÇA, LE BLASPHÈME, C'EST MAL !
ET VOILÀ LES CHAROGNARDS QUI DONNENT DES LEÇONS DE CATÉCHISME
ON PEUT ÊTRE NÉCROPHAGE ET AVOIR LA FOI...

REGARDEZ CES FAUVES DE BÉNITIER ! VOUS N'AVEZ QUE BACCHUS POUR DIEU ! ET LA BOUCHERIE SANZOT POUR CATHÉDRALE
J'AIME BIEN BUBASTIS...
MOI, JÉSUS M'AIME...

LA RELIGION EST L'OPIUM DU PEUPLE...
PASSE LE JOINT, KARL...
Marx

ET TOI ?
BOF... DANS MA JEUNESSE, JE ME SUIS TOURNÉ VERS LE MYSTICISME INDIEN... MAIS JE N'AURAIS PAS DÛ...

... BOUFFER LEURS VACHES SACRÉES !
OUARF !
JE SUIS CHARLIE
SACRILÈGE !

MOI, JE SUIS LA GUEULE DÉVORATRICE !!! L'ENFANT D'ANUBIS !!!
JÉSUS MON PROPRE DIEU !
PAÏEN !
JE SUIS CHARLIE
GRR
GOD IS A CONCEPT BY WHICH WE MEASURE OUR PAIN

IMAGINE THERE'S NO RELIGION IT ISN'T HARD TO DO...
MON DIEU ! JOHN !
PLINK PLONK
MORT AUX FAUSSES IDOLES !

SANTÉ !
CONSERVATION DES ESPÈCES !
À LA REVOYURE...

La « Blitzkrieg » de la redevance

Le 14 juin, il s'en est fallu d'un cheveu que le nouveau système de redevance pour l'audiovisuel soit refusé par les citoyens suisses. Le duopôle d'éditeurs privés TA-Media et Ringier, allié aux Blochériens (*Basler Zeitung, Weltwoche* et l'USAM, le lobby des petits patrons), a mené une campagne d'autant plus féroce contre le service public qu'elle avançait masquée. Cette guerre surprise, ce « Blitzkrieg » très efficace contre la redevance, a fait vaciller le Pacte fédéral entre la Suisse alémanique et les régions helvétiques. Aux artistes et aux journalistes d'empêcher que cette guerre des médias ne se poursuive.

*Par **Frédéric Gonseth,** cinéaste, président de l'association CultureEnJeu*

Et dire qu'au début, il n'était question que d'une simple réforme « technique » du mode de perception de la redevance ! En quelques semaines, il a suffi d'un référendum lancé par des forces de droite insignifiantes pour que le large appui qu'elle avait obtenu au Parlement fonde comme neige au printemps. Il a suffi que l'USAM prenne prétexte d'une ponction fiscale « insupportable » en cette période de crise du franc fort (tout avait été fait pourtant afin d'épargner les petites entreprises), pour que l'on voie soudain le spectre de la SSR répandre son gaz totalitaire à travers les haut-parleurs et les moniteurs de chacun des foyers de notre beau pays… et le chef de la SSR devoir justifier son salaire de superministre ! Une campagne habile, faite de slogans propres à susciter l'indignation chez tous ceux qui n'ont pas consommé de programme SSR dans les trois derniers jours : « On veut vous faire payer pour ce que vous ne consommez pas ». Avec une telle campagne, vous gagnez facilement le cœur des jeunes, des internautes habitués à la gratuité générale, tout en vous parant des vertus de la démocratie : ces votations populaires sur la SSR ne sont-elles pas un examen de popularité des programmes de la SSR plus légitime que l'Audimat ? Ainsi vous acculez à l'exode les partisans du service public, réduits à vanter de manière abstraite, donc inaudible, le caractère indispensable d'une radio-TV publique pour la formation démocratique de l'opinion, et votre aviation les disperse en les accusant de forcer les gens à regarder des programmes qui ne leur plaisent pas… Ce Blitzkrieg audiovisuel ressemble d'autant plus à la défaite de la France en 1940, qu'en cas de victoire de l'initiative pour la suppression complète de la redevance, comme à Vichy en 1940, les marchés suisses seraient livrés aux chaînes TV étrangères.

La SSR perd plusieurs fiefs PDC…

Les Blochériens partis seuls à la bataille contre ce qui avait été approuvé au Parlement comme un ajustement technique ont trouvé, le 14 juin, l'appui des radicaux-libéraux. Pour la première fois dans l'histoire du paysage audiovisuel helvétique, le PLR au niveau national s'est retourné contre la SSR. Les radicaux-libéraux emboîtaient le pas aux médias privés, TA-Média et Ringier dont la motivation à en découdre avec la SSR ne se confond pas tout-à-fait avec celle des Blochériens très remontés contre la SRF alémanique, dernier bastion médiatique à leur résister. Les deux grands éditeurs de journaux privés savent pertinemment que la SSR n'est pas un « fief de gauche », mais par contre, ils sont farouchement déterminés à démanteler la SSR dans le but de lui ravir ses annonceurs publicitaires, et éventuellement au passage, de s'approprier ses émissions de divertissement et de sport les plus rentables. Cette alliance de circonstance a été si soudaine et si puissante qu'elle a rapidement fait voler en éclat le PDC, incapable de maintenir sa loyauté traditionnelle à l'égard de la SSR et de sa ministre Doris Leuthard en charge du dossier SSR. Et c'est probablement le résultat le plus sidérant de cette campagne, que les dirigeants de la SSR eux-mêmes ont été incapables d'anticiper[1] : le Valais, fief PDC, et surtout le Tessin, lui aussi fief PDC et de très loin le plus grand bénéficiaire de la redevance à travers la clé de répartition régionale des ressources de la SSR, ont tous deux refusé la nouvelle redevance !

En route pour la berlusconisation audiovisuelle helvétique

Pour les adversaires du service public, il s'agit simplement de faire admettre que le paysage des médias est une affaire de goûts et de couleurs, une affaire privée, qui se règle selon les préférences de chacun.

Dans cette guerre de mouvement, la Gauche et la Droite échangent facilement leurs positions. On a même vu un appel à « subventionner l'intelligence » en votant non à la LRTV (G. Sigerist, *Le Temps,* 11.6.15) ! Car tous les

arguments sont bons pour saucissonner la SSR, la réduire à une audience confidentielle en lui interdisant de faire autre chose que des « programmes à haute valeur ajoutée » et donc laisser la voie grand ouverte à la bêtification qui galope déjà sur les canaux privés du monde entier – c'est exactement ce qui s'est passé avec la RAI en Italie, et dans une moindre mesure, en France lors du démantèlement de l'ORTF.

Si les adversaires de la redevance parviennent à faire passer ce genre d'idée, notamment qu'il faut soigner une SSR trop grande, trop opaque, trop bureaucratique en la saignant abondamment, c'est une partie du « vivre ensemble » helvétique qui s'en ira. Les éditeurs de journaux sont persuadés qu'ils récupèreront la publicité dévolue à la TV. Ils ont d'ailleurs laissé s'instaurer l'absurdité des fenêtres publicitaires suisses sur les chaînes étrangères, ravis que cela affaiblisse la SSR. Mais ils ne récupéreront pas significativement ces annonceurs. Ce sont les chaînes allemandes, françaises et italiennes qui les récupéreront, via ces « fenêtres publicitaires suisses ». Quant aux Blochériens, ils ont les moyens financiers grâce à EMS-Chemie de doper l'audience de la « Blocher TV » qui commence sa carrière sur YouTube, en investissant à perte – ce qui est aussi une forme de « subventionnement » d'un média non rentable ! Le modèle de Blocher est sans aucun doute la FOX devenue première chaîne d'info aux USA devant CBS, permettant à l'empire Murdoch de répandre sur tout le monde anglo-américain l'idéologie intégriste de son propriétaire multimilliardaire.

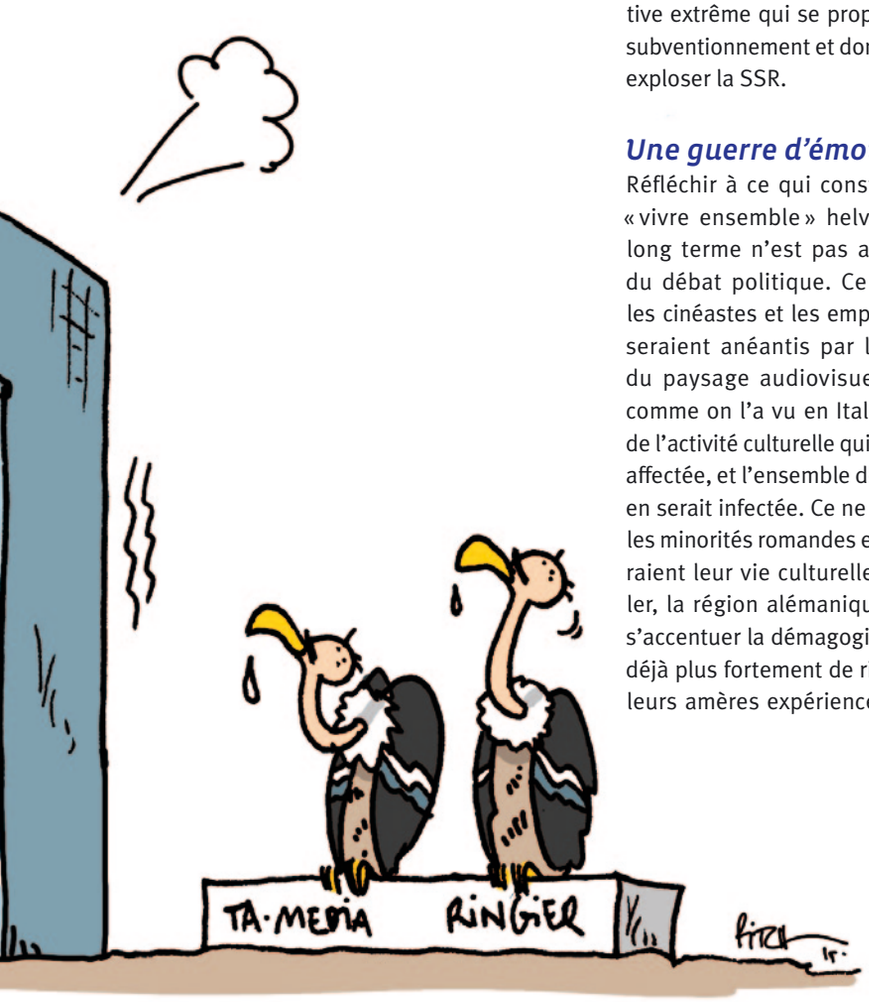
No Billag = No SSR

S'il ne reste plus, pour défendre la SSR, avec la gauche et la minorité romande, que quelques courants du Centre et de la Droite, le programme de dépeçage du service public pourra débuter dès la fin 2016 lors du renouvellement par le Parlement de la concession de la SSR échue en 2017, et plus tard lors du passage de l'initiative *No Billag* devant le Parlement, et ensuite devant le peuple.

Le vote du 14 juin n'aura été en effet qu'une escarmouche, comparé à la bataille qui s'annonce ces prochaines années autour de l'initiative *No Billag*. L'USAM – elle à nouveau sous l'égide de son président blochérien J. F. Rime – donne déjà le coup de pouce pour faire aboutir d'ici la fin de 2015 cette initiative extrême qui se propose d'interdire tout subventionnement et donc *ipso facto* de faire exploser la SSR.

Une guerre d'émotions

Réfléchir à ce qui constitue la formule du « vivre ensemble » helvétique à moyen et long terme n'est pas aisé dans l'émotion du débat politique. Ce ne sont pas seuls les cinéastes et les employés de la SSR qui seraient anéantis par la berlusconisation du paysage audiovisuel helvétique, mais comme on l'a vu en Italie, c'est l'ensemble de l'activité culturelle qui en serait gravement affectée, et l'ensemble de la vie politique qui en serait infectée. Ce ne sont pas seulement les minorités romandes et tessinoises qui verraient leur vie culturelle et politique s'étioler, la région alémanique elle aussi verrait s'accentuer la démagogie politique qui y est déjà plus fortement de rigueur. Retenons de leurs amères expériences les dégâts inestimables que l'affaiblissement (Italie, France) ou la disparition (USA) du service public dans les médias provoquent sur la société toute entière. Répondons aux détracteurs de la SSR que ce n'est pas sa disparition qui favorisera la démocratie en Suisse, mais qu'au contraire, il faut promouvoir les valeurs et les règles du service public dans les médias, qu'ils soient de financement public ou privé, et quel que soit leur mode de diffusion, radio, TV, internet ou papier. Dans ce sens, notre appel à la création d'un fonds d'aide à l'enquête indépendant pour les médias écrits a rencontré un grand écho et devrait entrer dans une phase de concrétisation en 2016[2]. ***FG***



1. **Dès le numéro 43 en 2013, CultureEnJeu a publié une série d'articles mettant en garde contre cette remise en cause du service public et de la SSR tout particulièrement.**
2. **Les journalistes et les artistes sont invités à la signer en ligne sur notre site www.cultureenjeu.ch**

culture en jeu
LES CRÉATEURS L'ARGENT LE PUBLIC

Éditeur responsable
Association CultureEnJeu
Association pour la sauvegarde des ressources financières des artistes de toute la Suisse

Adresse
CultureEnJeu • Avenue Églantine 5 • 1006 Lausanne
+41 (0)21 312 04 04 • info@cultureenjeu.ch
www.cultureenjeu.ch

Rédacteur en chef
Gérald Morin • *gerald.morin@cultureenjeu.ch*

Secrétaire de rédaction
Françoise Morin • *francoise.morin@cultureenjeu.ch*

Administration & abonnements
Micaela Campiche • *secretariat@cultureenjeu.ch*

Identité visuelle & graphisme
Contreforme sàrl • Poste 5 • 2017 Boudry
www.contreforme.ch

Comité de rédaction
Joël Aguet • Vincent Arlettaz • Christian Campiche
Frédéric Gonseth • Corinne Jaquiéry • Gérald Morin
Marco Polli • Nadine Richon • Christine Salvadé

Auteurs invités
Voir sur www.cultureenjeu.ch section *Auteurs*

Parution quatre fois par an
ISSN 1660-7678
Reproduction des textes autorisée uniquement
avec l'accord de l'éditeur et avec la citation de la source.
Rédaction et abonnements
CultureEnJeu • Case postale 5984 • 1002 Lausanne

Impression
Gasser Media SA • Jambe-Ducommun 6a • 2400 Le Locle

Illustrations & crédits photographiques
couverture et illustrations : © Pitch Comment
p. 7 : portrait de Pierre Gisel © Pierre Gisel
p. 10 : portrait de Mohammed Taleb © Mohammed Taleb
p. 12 : portrait de Ferdinand Tönnies © www.chatafrik.com
p. 12 : *Mnémosyne*, huile sur toile de Dante Gabriel Rossetti
p. 14 : portrait de Nadine Richon © Fabrice Ducrest
p. 19 : BD *Le Bar des Maudits* © Antoine Duplan

Bénéfice 2014 de la Loterie Romande : CHF 210 millions pour l'utilité

En juin dernier, la Loterie Romande a annoncé la stabilité de ses résultats d'exploitation pour l'année 2014. Ce bilan comptable permet de maintenir le niveau des montants distribués aux projets caritatifs, culturels et sportifs. Petit tour d'horizon, à l'heure où le projet de nouvelle loi fédérale sur les jeux d'argent sera bientôt débattu au Parlement.

Par ***Gérald Morin***

En 2014, le revenu brut des jeux de la Loterie Romande, soit les montants misés moins les gains payés aux joueurs, a atteint CHF 388 millions, affichant une légère progression par rapport à 2013 (+2,6%). Ce résultat laisse un bénéfice net de CHF 209.9 millions, qui seront entièrement distribués à l'utilité publique. Alors que le secteur des jeux d'argent est de plus en plus concurrentiel – offres illégales sur Internet et dans des arrière-salles de bars, jeux-concours dans les médias, etc. –, l'exercice 2014 de la Loterie Romande permet de maintenir le niveau des montants distribués aux œuvres caritatives, culturelles et sportives. Avec même une légère hausse (+1.9%), ce qui est une excellente nouvelle pour l'ensemble du tissu associatif de Suisse romande.

Distribution des bénéfices

En 2014, quelque 3000 fondations et institutions d'utilité publique ont bénéficié du soutien de la Loterie Romande par le biais des organes cantonaux de répartition. Fédéraliste, le modèle veut que la part confiée à chacun de ces organes est calculée en fonction de la population du canton et du revenu brut des jeux qui y est réalisé. En 2014, le canton de Vaud a ainsi totalisé 27% des sommes allouées. Les cantons de Genève et du Valais en ont reçu chacun 19%, les cantons de Fribourg et de Neuchâtel chacun 10% et le Jura 4%. Enfin, 11% de cette répartition des bénéfices ont été consacrés à des projets intercantonaux. Comme les années précédentes, la Loterie Romande s'est également acquittée de la taxe de 0.5% du revenu brut des jeux, soit près de CHF 2 millions, destinée à la prévention et à la lutte contre le jeu excessif.

Dans les six cantons romands

La plus grande part des dons ont été attribués dans le domaine de la culture au sens large, avec 45% des montants distribués. Viennent ensuite l'action sociale (12%), la conservation du patrimoine (11%), la jeunesse et l'éducation (9%), la promotion dans le tourisme et le développement (9%), la santé et le handicap (6%), la formation et la recherche (6%) et, enfin, l'environnement (2%). Parmi les bénéficiaires figurent des institutions telles Transport Handicap (Vaud), la Fondation Petite Cause Grands Effets (Fribourg), la Fondation Sarah Oberson (Valais), la Fondation de l'Ancienne Poste du Locle (Neuchâtel), La Cité des métiers et de la formation (Genève), le Festival de Piano à Saint-Ursanne (Jura) ou encore La Bataille des Livres (projet intercantonal). Tout en illustrant la diversité des projets soutenus, ces quelques exemples montrent à quel point la Loterie Romande reste un partenaire indispensable pour les acteurs culturels comme pour l'ensemble des milieux associatifs.

En attendant la nouvelle loi sur les jeux d'argent

Le 30 avril 2014, le Conseil fédéral a mis en consultation l'avant-projet de nouvelle loi fédérale sur les jeux d'argent. Cette mise en consultation a suscité un grand intérêt, générant de très nombreuses contributions, soit plus de 1'000 selon le décompte de l'administration fédérale. Le caractère équilibré du projet – entre la nécessité d'assurer la compétitivité des opérateurs légaux et les mesures de protection de la population – a été relevé par de nombreux intervenants, dont les cantons en particulier. Les résultats de cette consultation seront pris en considération dans un projet de loi révisé, qui sera débattu cet automne par le Conseil fédéral, avant d'être soumis au Parlement. Les enjeux du débat sont importants pour les loteries d'utilité publique et leurs milliers de bénéficiaires. Il s'agit d'éviter que l'équilibre du projet ne soit remis en cause dans la suite de la procédure législative.

Dans un secteur toujours plus concurrentiel, marqué par un accroissement des activités des opérateurs illégaux, la nouvelle loi sur les jeux d'argent doit offrir un cadre qui soit adapté à la mission et aux responsabilités des sociétés de loterie. Tout en prévoyant des mesures de prévention adéquates, elle doit leur permettre d'exploiter des jeux modernes et attrayants, afin de garantir la stabilité à long terme des bénéfices distribués à l'utilité publique culturelle, sociale et sportive. ***GM***

ABONNEZ-VOUS !

25 CHF PAR AN

Par internet
www.cultureenjeu.ch • info@cultureenjeu.ch

Par téléphone
+41 21 312 04 04

Par courrier
CultureEnJeu • Avenue Églantine 5 • 1006 Lausanne

« Suite à la diffusion de mon film de diplôme à la télévision, j'ai reçu ma première rémunération en tant que réalisateur »

Julien Rouyet

Voyez l'avenir avec confiance.

Nous nous chargeons de défendre vos droits et rémunérer vos œuvres. En Suisse et à l'étranger.

www.swisscopyright.ch

suissimage

Coopérative suisse pour les droits d'auteurs d'œuvres audiovisuelles

Berne | T. 031 313 36 36
Lausanne | T. 021 323 59 44
mail@suissimage.ch | www.suissimage.ch

ssa société suisse des auteurs

Gestion de droits d'auteur pour la scène et l'audiovisuel

Lausanne | T. 021 313 44 55
info@ssa.ch | www.ssa.ch

CLTRE 220 x 297 + 3

synthèse – Karen Schmutz & Hadrien Gliozzo

Etienne & Etienne
Une histoire unique au monde
loro.ch
Depuis 1937, la Loterie Romande distribue
100% de ses bénéfices à des projets d'utilité publique
en Suisse romande, dans les domaines de la culture,
du sport, de l'action sociale et de l'environnement.
LOTERIE ROMANDE